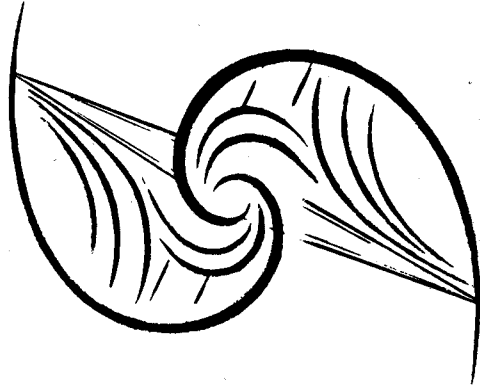


FONDATION CARLO SUARÈS



NUMÉRO 3

ANNÉE 1980-1981

0008. Hemmerlé, Petit et Cie. Paris. 12-80



20

INTRODUCTION

Le premier des cours-conférences annoncés dans le second bulletin de la Fondation Carlo Suarès a eu lieu le 16 Décembre 1979 à Paris, au Collège Sainte Barbe 4 rue Valette. Dans ce collège, pendant plusieurs années, Carlo Suarès avait donné bénévolement des séries d'entretiens, dans le cadre des activités dirigées de la classe de dessin ; ce qui justifie le choix de ce lieu pour ces premiers cours-conférences.

Dans cette classe de dessin du Collège Sainte Barbe, Carlo Suarès a trouvé un foyer d'attention, une disponibilité envers d'une part ses «50 plus belles pages» (selon lui-même) : *l'Hyperbole Chromatique*, et ce qui génère son œuvre tant écrite que peinte : le code ontologique. Sa présence a créé des vocations, non seulement en littérature, dans l'art, mais aussi dans la voie scientifique. Ce qui a pu se produire dans ces entretiens est dû à l'authenticité de Carlo Suarès et à celle des élèves, ces derniers intéressés au sujet délicat qu'il a nommé *mystère*. Ce mystère n'est autre que celui de la conscience au niveau de l'homme dans les perspectives de son échelle humaine.

Après la mort de Carlo Suarès, le travail se poursuit conjointement à l'étude du contenu de ses livres et à l'étude de la lumière sur la base proposée (*l'hyperbole chromatique*). Le foyer regroupe maintenant de jeunes chercheurs en différentes disciplines : la mathématique, la physique, la biologie, la médecine, le dessin, la peinture, la musique, le théâtre, la culture physique même avec le judo.

Dans ce troisième Bulletin de la Fondation qui contient un bref résumé de la réunion du 16-12-79 et un aperçu de ses prolongements, nous mentionnons le code ontologique.

Son graphisme le présente. Les signes et les nombres se correspondent. Ils sont développés dans le petit livre *Les spectrogrammes de l'alphabet hébraïque*, paru en 1973. La rythmicité des authioth y est résumée clairement dans toute sa dynamique. Ce code si simple en apparence déroute ceux qui prennent position devant lui, ceux qui désirent apprendre plus ou moins linéairement ce qu'il représente. L'enseignement en général porté par notre langage exclusif ne déclenche pas en l'étudiant l'attitude qui libère en lui l'action du mystère.

Dans la communication du 16 Décembre sur le thème : *détermination, indétermination*, Hervé Le Guyader (professeur de biologie) a proposé d'observer ce qu'on appelle un *verrouillage* anatomique avec l'exemple du gorille. Il a montré ce que représente la forme dans le conditionnement. Il a exposé sommairement les recherches qui sont entreprises d'une façon générale au sujet de l'homme et de l'origine de la vie. Il a mis en évidence le fait que chez l'homme la condition existentielle ne se borne pas à la fonction, à la survie ; qu'un verrouillage ne s'impose plus, que l'homme qui développe les facultés inhérentes à son échelle peut découvrir les perspectives de l'indétermination...

La langue hébraïque vécue au niveau ontologique par Carlo Suarès est intégrée dans le Code chiffré. Ce code, par le mouvement qu'il opère dans le champ de la conscience qui l'honore intégralement, donne les états nécessaires au travail de longue patience de la connaissance de soi. L'enthousiasme qu'il éveille au sein du labeur fait apparaître cette investigation comme une nouvelle et grande aventure.

A travers les temps, les épopées fantastiques ont laissé des titres de noblesse, l'univers des hommes retentit toujours de leurs exploits passés qui fascinent ou remplissent de regrets les jeunes gens ne vivant plus l'attrait irrésistible de l'inconnu. Mais que reste-t-il au présent pour les générations actuelles ? La conquête de l'espace ? Elle surprend, elle éblouit, puis on l'oublie, et de toute façon ceux qui participent à l'événement sont peu nombreux...

Une autre aventure peut cependant passionner, quel que soit l'âge, quiconque désire s'avancer vers elle : il s'agit du «mystère» concernant la conscience humaine emprisonnée par les mythes et les morales...

Il faut une clef pour ouvrir les portes des prisons. L'œuvre écrite ou peinte de Carlo Suarès la contient. Elle se forme sur l'enclume du Code chiffré pour celui qui devient forgeron.

Nous espérons que l'ensemble ici présenté éveillera l'intérêt qui permettra d'aborder joyeusement une œuvre qui est là, disponible à tous, pour une nouvelle conquête peut-être plus spatiale que celle de l'espace.

Denise HOSTALIER

ECHOS

Textes de Carlo Suarès

La tradition ontologique enseigne qu'il n'y a de révélations que dans la perception de plus en plus claire que la conscience peut avoir de sa condition et de son fonctionnement. Elle enseigne que le phénomène conscience n'est pas impenétrable à lui-même mais qu'au contraire une conscience consciente d'être — et non seulement identifiée à la conscience d'être quelque chose — peut acquérir une qualité sélective lui permettant de reconnaître dans son activité créatrice — et autocréatrice — les éléments qui la constituent. Ces éléments, selon la tradition ontologique, ont pour véhicule les neuf nombres, tels qu'ils se combinent entre eux dans les cinq premiers livres de la Genèse.

La Kabale des kabales, p. 12

La succession des lettres-nombres appuyée par des éléments de la cabale traditionnelle dépouillés de leur mythologie, tels que l'Arbre de Vie, les Sephiroth, le Cube de l'Espace, permet de comprendre certaines structures de l'énergie que la biologie, la chimie, la physique, constatent plus qu'elles n'expliquent. Le code chiffré ainsi mis au service de la recherche situe les fonctions et les organes des cellules vivantes dans le cadre général de l'énergie cosmique.

La Cabale, Science de l'énergie cosmique, in Univers de la parapsychologie et de l'ésotérisme, t.1, p. 359

L'étude des Aurbioth est complexe. Elle comporte une écriture, des symboles, une langue et un langage, en relation avec un postulat de base : l'affirmation que tout ce qui existe dans tous les mondes dits matériels ou spirituels est une seule vie énergétique, structurée de façons différentes (...). Il est affirmé que les vingt deux «lettres» sont à même de nous faire pénétrer dans le mouvement vital qui brasse toutes les structures, y compris la nôtre.

Le Sepher Yetsira, p. 25

Le thème que développe ensuite Jean est celui de la lumière qui luit dans les ténèbres et que les ténèbres ne reçoivent pas (...)

A mon sens, les ténèbres dans l'esprit humain sont conformes au sens de Hboscheikb que j'ai expliqué à propos de sa réparation d'avec Aur (la lumière): Hboscheikb est un réservoir d'énergies non encore différenciées, en qui est une vie intense qui s'anime lorsqu'elle est fécondée. Dans la psyché, Hboscheikb est une énergie non encore structurée.

Or ce n'est que lorsque la structure de la psyché devient consciente de ses éléments, qu'elle peut mourir à la perception de sa propre continuité. Notre conscience se libère ainsi de l'accumulation, dans la durée, de ce qu'elle s'imaginait «contenir» mais qui était son «contenant», et elle est prête à se laisser envahir par l'indicible réalité du Aleph. Alors la merveilleuse pulsation vie-mort-vie-mort plonge dans notre être la vie même de l'univers.

La Bible restituée, p. 233

La Qabala est une gymnastique de l'esprit qui désarticule la pensée rationnelle, tributaire du temps, et nous projette dans la véritable genèse de l'humain, là où se découvre l'enjeu de la partie qui se joue entre la vie-mort et l'existence: l'indétermination qui permet à tous les possibles possibles de demeurer vivants.

La Bible restituée, p. 85

Nos mots excluent tout ce qu'ils ne désignent pas expressément et ne se prêtent qu'à une pensée comparative, traitant du mesurable, sur un mode linéaire, tributaire du temps (...).

La graphie biblique propose à cette pensée une gymnastique susceptible de la désarticuler. En cours d'entraînement, la psyché, atteinte dans le trefonds de sa structure, peut accepter de mourir et de ressusciter à un rythme suffisamment rapide pour permettre à la Revelation de l'atteindre.

La Bible restituée, p. 12

L'objectivation du rêve, et parallèlement, la conscience intérieure d'être, provoquent une ambiguïté concernant «la lumière», du fait que «la lumière extérieure» est la vision d'objets matérialisés là où la conscience est le plus enfoncée dans les ténèbres de l'inconscience, là où la lumière intérieure qui éclaire la conscience n'est pas perceptible.

La Kabale des kabales, p. 35

BIOLOGIE ET COINCIDENCE

«Nos sciences, dont le nombre ne cesse d'enfler, sont à la recherche d'une notion unificatrice, mais s'il est vrai que les mathématiques s'emparent graduellement de sphères allant de la chimie à la biologie, à la sociologie, il leur manque, c'est évident, le postulat de base capable d'englober la recherche essentielle des hommes» (Carlo Suarès, *La Bible restituée*, p. 9).

Le constat d'un certain piétinement actuel de la Science n'est pas nouveau et, déjà, la nécessité d'englober le fait humain a été le sujet de différents travaux ; par exemple, ceux d'André Leroi-Gourhan qui établit une jonction entre la biologie et l'ethnologie [1], ou ceux d'Henri Laborit qui, prenant comme point de départ la neurophysiologie et l'étude des comportements, tente de décrire les caractéristiques du cerveau humain [2] [3] [4] [5] .

Au Centre de Royaumont, l'objectif est plus ambitieux : «créer les conditions d'une collaboration permanente entre biologistes, anthropologues, ethnologues et chercheurs en sciences sociales animés de motivations convergentes, en vue de promouvoir une nouvelle science fondamentale de l'homme. Le propre de sa stratégie intellectuelle est d'intégrer en tant que fondements complémentaires de toute organisation sociale, la dimension biologique et la dimension culturelle de l'homme» ([6] , p. 20). Sous les auspices de ce Centre, se sont tenus deux colloques dont les actes ont été publiés sous les titres : *L'unité de l'Homme* et *Le fait féminin* [7] [6] . Qu'y trouve-t-on ? Beaucoup d'informations, données par de nombreux spécialistes, mais, curieusement, un certain constat d'échec. Dans la conclusion au premier de ces ouvrages, Edgar Morin avoue, touchant pourtant du doigt le point fondamental, que le colloque n'en est resté qu'au stade exploratoire : «Nous nous trouvons à l'épicentre, au niveau crucial et critique de la crise de la société et de l'humanité. Nous devons prendre conscience de cette crise, entrer en crise, si nous voulons avoir quelque espoir de trouver une issue» ([7] , p. 821). Cet extrait termine le livre, et rien n'a été proposé pour sortir de l'impasse ... ou plutôt si : l'auteur constate l'absence et appelle de tous ses vœux la création d'une «théorie véritable du phénomène autoorganisateur, ... une théorie qui ne peut que s'accompagner d'une logique de la complexité ... d'une logique en même temps ouverte sur l'indétermination relative et sur une théorie des possibles» ([7] , p. 749).

Si les spécialistes d'une science de l'homme piétinent, ne faudrait-il pas, maintenant, interroger ceux qu'ils ont curieusement délaissés, les physiiciens, les spécialistes actuels de l'énergie ? Et quelle espérance n'éprouve-t-on pas quand on lit les propositions de certains théoriciens, telles celles que Bernard d'Espagnat, dans *A la recherche du réel*, [8] , prend le risque d'écrire, au seuil de l'exposé de sa notion de «réel voilé» : «Un enseignement majeur de la physique contemporaine fondamentale est que la séparation des objets est elle aussi, en partie, un mode de notre sensibilité. Il est donc assez légitime de voir dans l'ensemble des consciences d'une part et l'ensemble des objets de l'autre deux aspects complémentaires de la réalité indépendante. Ce qu'il faut entendre par là c'est que ni l'un ni l'autre n'existe en soi mais qu'ils n'ont d'existence que l'un par l'autre, un peu comme s'engendraient les images de

deux miroirs qui se font face. Les atomes concourent à créer mon regard, mais mon regard concourt à créer les atomes, c'est-à-dire à faire émerger les particules hors du *potentiel* dans l'*actuel* : hors d'une réalité qui est un tout indivisible dans une réalité étendue dans l'espace-temps» ([8] , p. 95).

Et voilà, peut-être, ce qui manquait : prendre en compte le jeu de notre sensibilité, puis le mouvement de la conscience, au sujet de laquelle Bernard d'Espagnat constate : «Tout a fait indépendamment de toute connaissance en physique, il est bien clair que la conscience existe. Il paraît clair aussi qu'elle n'est pas réductible aux notions dont la physique fait usage en tant que technique» ([8] , p. 94). Ainsi sont posées les prémisses d'une extraordinaire voie de recherche, lesquelles, malheureusement, sont abandonnées au niveau de la conclusion : «S'étendant jusqu'à recouvrir la chimie d'une part et la cosmologie de l'autre, la physique est bien aujourd'hui la science de l'ensemble des phénomènes de la nature, vie et conscience mises à part» ([8] , p. 171). Voilà renvoyés dos à dos encore une fois les biologistes et les physiiciens. Pourquoi ? Pourquoi ces tentatives n'ouvrent-elles pas une brèche dans les psychismes ? Bernard d'Espagnat donne une réponse à cette question : «Notre intelligence n'est pas transcendante. Elle a été formée par l'évolution au même titre sans doute que nos muscles et notre squelette. Au même titre aussi que certains de nos concepts élémentaires, c'est-à-dire que nos vieux mots» ([8] , p. 99).

Ne sont-ce point justement ces «vieux mots» que Carlo Suarès se propose de démythifier, ces «vieux mots» basés sur la dualité d'une pensée exclusive, centrée sur la durée, et qui sont la matière d'un univers particulier, tel que le dépeint Jacques Monod : «Il faut considérer l'univers des idées, idéologies, mythes, dieux issus de nos cerveaux, comme des «existants», des êtres objectifs doués d'un pouvoir d'autoorganisation et d'autoreproduction, obéissant à des principes que nous ne connaissons pas, et vivant dans des relations de symbiose, de parasitisme mutuel et d'exploitation mutuelle avec nous» ([7] , p. 744).

L'intelligence se referme-t-elle fatalement sur elle-même ? Ne pourrait-on envisager les rapports du langage exclusif et d'un langage *inclusif*, et cela autrement que comme une alternative ? C'est justement ce que propose Carlo Suarès, c'est ce qui peut être atteint par qui manipule les Authioth à la lumière du Code ontologique : «Les idéogrammes, au début des versets [bibliques] les plus importants, composent des équations qui étaient, pour les auteurs de ces textes — et d'autres textes tels que le Sepher Yetsira — des modes de connaissance. Elles avaient l'avantage sur nos équations mathématiques d'être inclusives sur tous les plans des apparences et de la conscience. Ainsi donc, la Genèse est, à sa source, un traité scientifique de l'Énergie». (*La Bible restituée*, p. 12).

C'est seulement si le champ de la conscience n'est pas exclu du domaine d'investigation que la physique et la biologie pourront se rejoindre et, les êtres n'étant plus figés par le dualisme de leur pensée, l'abandon de toute peur et de tout conditionnement leur apprendra «que tout existant a deux vies : celle de sa structure, qui évolue au gré de sa fonction, et celle du germe intérieur qui évolue au gré de l'intelligence qu'il développe. Et lorsque ces deux vies se rencontrent, se connaissent et s'épousent, YHWH vivant est en nous» (*La Bible restituée*, p. 14).

Si ces deux vies existent réellement, comme d'ailleurs Bernard d'Espagnat l'avait décelé, l'étude des caractéristiques de l'une — la structure — ne pourrait-elle éclairer le mouvement de l'autre — le germe intérieur ?

C'est en ce sens que la biologie peut intéresser et permettre de répondre à la question primordiale : une étude scientifique de l'homme recoupe-t-elle les données du Code chiffré de Carlo Suarés ? Et tout d'abord quelle est, dans le règne animal, la situation de l'être humain ?

Pour un biologiste, l'adaptation correspond à l'ensemble des relations liant un organisme à son environnement et contribuant — dans un habitat donné — à sa survie et au maintien de l'espèce à laquelle il appartient. L'étymologie du mot — adapter vient de « aptare ad », ajuster en vue de — montre bien que l'adaptation peut être considérée comme une adéquation aux conditions du milieu de vie, ce qui est parfaitement illustré par le problème de la *convergence* : chez des organismes parfois très éloignés les uns des autres selon la systématique, la vie, dans des environnements similaires, entraîne l'apparition de mêmes caractéristiques biologiques. Tout se passe comme si les solutions efficaces au problème posé, vraisemblablement en nombre très restreint, sont trouvées plusieurs fois de manière tout à fait indépendante. Par exemple, chez les Vertébrés, l'adaptation au vol est liée à la strutation d'ailes chez les Chauve-souris, les oiseaux, certains reptiles du Secondaire (Pterodactyle, Pteranodon). Les membres antérieurs se sont spécialisés comme support d'une surface alaire, le problème n'ayant pas été résolu de façon identique par les différents groupes comme l'indique la figure 1 [9] [10] . D'autres exemples sont bien connus : forme hydrodynamique des requins (poisson), ichthyosaure (reptile), dauphin (mammifère) ; vol stationnaire des colibris (oiseaux), de certaines chauve-souris (mammifères), de certains papillons (insectes), leur permettant de pomper le nectar des fleurs...

Tout se passe donc comme si l'interaction entre le champ de forces de l'environnement et le matériau organique malléable conduisait, dans de nombreux cas, à la même solution, quel que soit le point de départ. L'organisme ainsi formé se trouve spécialisé, déterminé, et n'évoluera que dans le champ relatif correspondant à sa fonction. Il subira donc les conditions de son milieu et, ainsi que le précise Charles Boquet : « La plupart des adaptations entraînent pour les organismes qui les présentent une spécialisation irréversible, qui souvent les rend d'autant plus vulnérables, évolutivement parlant, qu'elle est plus poussée. » [11]

Les bases du problème étant posées, quelle est l'adaptation de l'Homme ? Une brève comparaison entre l'Homme et le Singe, limitée pour l'instant à l'anatomie du squelette, peut fournir un élément de réponse.

Ce n'est que très temporairement que le gibbon ou le chimpanzé adoptent une station bipède. Tous les singes ont une locomotion quadrupède, liée à des critères anatomiques précis : forme du bassin, du fémur, courbure de la colonne vertébrale... Mais c'est certainement au niveau de la tête et de la main que les différences sont le plus sensibles : l'Homme ayant une station bipède, le membre antérieur n'est plus locomoteur, et la préhension n'est plus réalisée par les mâchoires. La face s'aplatit et les muscles ne vont plus s'attacher au sommet du crâne, sur cette crête sagittale si développée chez le Gorille, comme le montrent les figures 2 et 3 [12] [13] [14] [15] . La tête humaine,

posée en équilibre sur le sommet de la colonne vertébrale, ne nécessite plus la présence de muscles du cou très puissants : le crâne ainsi libéré de son rôle mécanique, se trouve *déverrouillé* et peut croître en contenance, autorisant la formation d'un volumineux cerveau.

Chez le Singe comme chez l'Homme, la main peut aussi servir d'organe de préhension. Mais la structure de la main simiesque est conditionnée par son adaptation au déplacement : pouvant former crochet, elle permet à l'animal le passage de branche en branche par brachiation. C'est particulièrement évident dans la main du gibbon, dont l'anatomie révèle la spécialisation : pouce très réduit, allongement des métacarpiens et des doigts, ainsi que le montre la figure 4 [12] .

Mais y a-t-il une adaptation précise pour la main humaine ? La vie quotidienne enseigne que cette main n'est pas verrouillée, que, si élaborés qu'ils soient, ses processus d'apprentissage ne sont pas irréversibles. Pouvant instantanément quitter un apprentissage librement consenti, pour le retrouver si besoin est, l'Homme possède, à la différence des animaux, la faculté de vaincre l'emprise de toute spécialisation, s'il le désire. Dans l'espace-temps où évolue sa structure, c'est le signe d'une indétermination relative. Par ailleurs, cette indétermination *relative* paraît bien être le terme obligé de l'investigation objective, et l'on comprend que l'interrogation scientifique bute sur l'interconditionnement du sujet et de l'objet.

L'analyse du fonctionnement cérébral montre qu'à ce niveau, chez l'Homme, le conditionnement peut être directeur. Conditionnement lié à sa parenté animale, conditionnement lié aux diverses influences extérieures de l'environnement : jeu de l'« éducation », des apprentissages qui la plupart du temps, au lieu de libérer le « germe intérieur », ne font que l'étouffer dans la durée du comportement individuel et social.

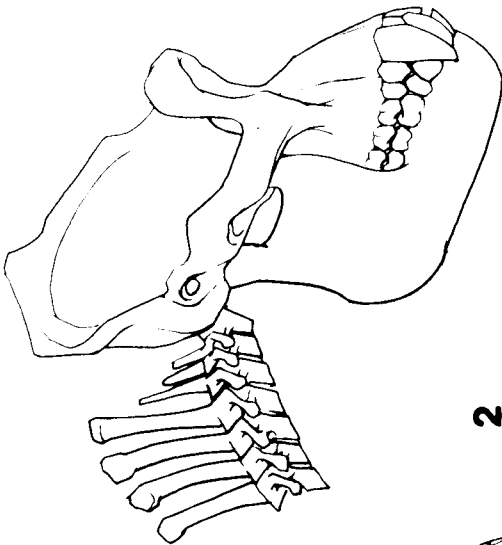
Ainsi l'Homme, comportant dans son programme génétique la possibilité d'un refus de la spécialisation anatomique, doit comprendre que le mouvement de la conscience manifeste des lois analogues. Il n'atteindra sa véritable place dans la Nature que lorsqu'il aura brisé les conditionnements de la psyché, et pourra les abandonner aussi facilement qu'un ouvrier dépose un marteau quand le travail est terminé. Les mémoires, les apprentissages ne seront alors que les outils de la conscience trouvant le *passage* à l'indétermination... à une indétermination qui n'est plus relative à la structure dans l'espace-temps, dans son espace et son temps. La vie n'est plus alors celle d'un passé pour un futur, mais celle de chaque instant...

« Entre le Aleph, pulsation discontinue vie-mort-vie-mort et le Yod, continuité d'existence, se joue une partie : le jeu de la vie, de la mort et de l'existence, dans lequel les deux partenaires jouent l'un contre l'autre. Mais ils misent tous deux le même enjeu : l'indétermination, le 7, le 70, le 700, que la Qabala voit partout, dans le tréfonds du mouvement atomique, dans les galaxies, comme dans les impondérables qui constituent notre psyché. Découvrir ce 7.70.700 en nous, c'est nous ouvrir à la merveille de cette Révélation, c'est percevoir d'un seul coup le prodige des apparences qui, de l'indifférencié primordial à l'indéterminé final, consomment toute la durée et nous transforment en êtres libres » (Carlo Suarés, *La Bible restituée*, p. 13).

Hervé LE GUYADER
Schémas d'Eric LEMARÉCHAL

BIBLIOGRAPHIE

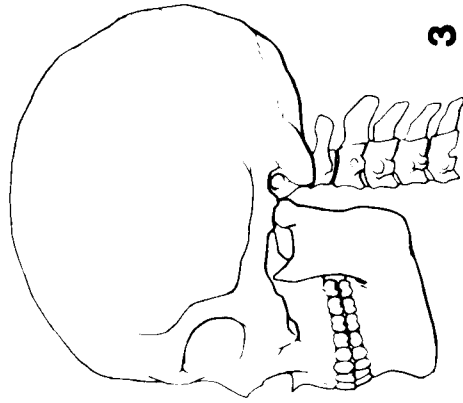
- 1 Leroi-Gourhan André, *Le geste et la parole*, Ed. Albin-Michel, Paris, 1964.
- 2 Laborit Henri, *L'Homme imaginaire*, Union Gén. d'Édition, Coll. 10-18, Paris, 1970.
- 3 Laborit Henri, *L'agressivité détournée*, Un. Gén. d'Éd., Coll. 10-18, Paris, 1970.
- 4 Laborit Henri, *Les comportements. Biologie, physiologie, pharmacologie*, Masson, Paris, 1973.
- 5 Laborit Henri, *La nouvelle grille*, Ed. Robert Laffont, Paris, 1974.
- 6 Sullerot Evelyne, *Le fait féminin*, Ed. Fayard, Paris, 1978.
- 7 Centre de Royaumont, *L'unité de l'homme*, Ed. du Seuil, Paris, 1974.
- 8 D'Espagnat Bernard, *A la recherche du réel*, Ed. Gauthier-Villars, Paris, 1979.
- 9 Simpson G.G., *L'évolution et sa signification*, Payot, Paris, 1951.
- 10 Beaumont A., Cassier P., *Biologie animale. Les Chordés, Anatomie comparée des Vertébrés*, Dunod, Paris, 1972.
- 11 Bocquet Charles, *Adaptation biologique*, in Encyclopaedia Universalis. (Tome 1, p. 220), Paris, 1968.
- 12 Grzimek Bernhard, *Le Monde animal*, Tome X, Ed. Stauffacher, Zurich, 1975.
- 13 Boule Marcellin et Vallois Henri, *Les Hommes fossiles*, Masson, Paris, 1952.
- 14 Krukov Serge, "Structures angulaires constantes au cours de l'évolution du crâne, chez l'Homme actuel et fossile, et chez les singes supérieurs", in *Les origines humaines et les époques de l'intelligence*, Masson, Paris, 1979.
- 15 Richer Paul, *Anatomie artistique*, Paris, 1890.



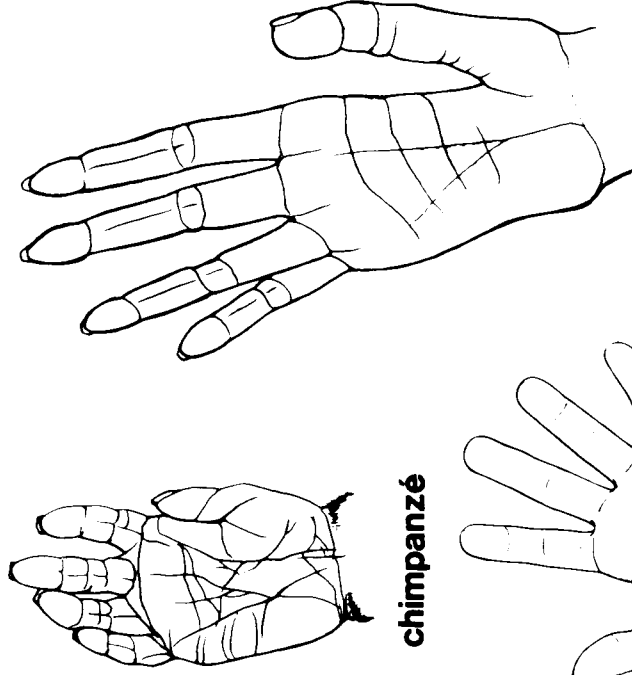
2



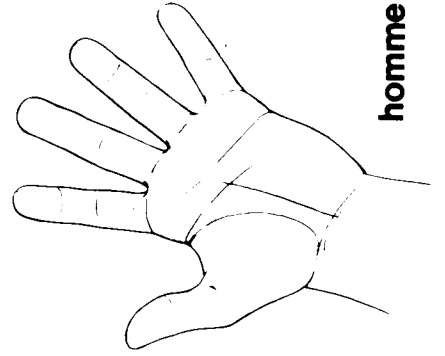
1



3



chimpanzé



homme

gibbon

«Le monde est incompréhensible, précisément parce qu'il représente une espèce de solution.»

(Joë Bousquet, *Il ne fait pas assez noir*)

I. Alchimie et Qabala

«Quiconque voit 4, & ne se figure pas le 1 rayonnant au milieu, voit premièrement la matière sans esprit ; & quiconque, après le quadrilatère des Hébreux ne voit pas le signe de vie en 5, est un ignorant en hautes Sciences.»

(Etteilla, *Les Sept Nuances de l'Oeuvre philosophique-hermétique*, 1785)

Dispersées dans l'œuvre écrite de Carlo Suarès, quelques brèves mais frappantes allusions à la «dimension» alchimique constituent la reconnaissance discrète d'une parenté à découvrir. Parenté implicitement réaffirmée par Suarès, quelque temps avant le terme de sa présence terrestre, dans un article où, pour la première fois et de façon bouleversante, il introduit la Cabale ontologique dans le monde minéral, monde auquel seules la pensée et la pratique alchimiques avaient jusqu'à présent accordé être, conscience, destinée et mutation [1].

Par ailleurs, il était déjà question dans les textes alexandrins de «l'alchimie des Hébreux» et, un bon millénaire plus tard, Nicolas Flamel déclarait à propos du *Livre d'Abraham le Juif* (ce mystérieux manuscrit alchimique qu'il raconte avoir acquis «pour la somme de deux florins») : «... aucun ne l'eust sçu comprendre sans estre fort avancé en leur Cabale traditive, & sans avoir bien estudié les livres.» [2]

Ce lien de sang, toutefois, ne veut pas être mis en évidence par le simple relevé de ressemblances dans les «idées» exprimées ou la méthodologie. C'est par leur orientation, leur essence et leurs effets que Qabala et Alchimie manifestent leur affinité. Notons d'abord que, n'étant ni l'une ni l'autre des «explications» du monde, n'ayant rien à prouver ni personne à convaincre, leur langage — et par conséquent celui de ces lignes — n'est jamais qu'occasionnellement, et en apparence, démonstratif. Ce qui rend la communication délicate, mais devrait, en principe, éviter l'auto-déception qui ne manque pas de succéder à toute évasion conceptuelle.

«Fais que ce qui est en haut soit en bas et que ce qui est visible, invisible, palpable, impalpable et, derechef, fais que de ce qui est en bas soit fait ce qui est en haut, de l'invisible, le visible, de l'impalpable, le palpable. Cela est tout l'art intérieurement parfait, sans faute ni oubli, dans lequel habitent la mort et la vie, la destruction et la resurrection.» [3]

L'actuel malheur du monde, la non-communication entre, d'un côté, cette grande masse d'humanité souffrante (également en nous-mêmes...), de l'autre le discours des exploitants (faux adversaires et faux amis) et l'exubérance aristocratique des sciences en progrès, nous mettent en demeure de trouver une qualité basique de sérieux, qui soit bien distincte des gravités factices de l'idéologie, — y compris de celle, la plus occulte, qui nous tient lieu d'identité.

On peut avoir une première impression de ce sérieux élémentaire en éclairant, par contraste et de manière physique (c'est-à-dire sans recours à la morale ni même à la psychologie), la frivolité. Le latin frivola (neutre pluriel) désigne des choses de peu de valeur parce que détériorées ; le sens propre de frivola étant «vaisselle cassée». De là l'expression frivola verba (paroles peu dignes de foi — «quae sunt minus fide subnixae»), puis le sens, pour l'adjectif frivulus, de «frêle, de peu d'importance, futile».

De ce point de vue, «sérieux» serait presque équivalent d'intègre, au sens d'entier, ou intégral. (On connaît l'interprétation faite par les alchimistes des initiales I.N.R.I. figurées traditionnellement sur la croix de Jésus : Igne Natura Renovatur Integra — la Nature entière (intègre) est renouvelée par le Feu).

Écoutons maintenant Carlo Suarès, s'adressant à un interlocuteur de formation académique :

«Comment aborder, et comment résoudre une épistémologie générale qui non seulement comporte les sciences extérieures mais les sciences intérieures, comment obtenir une épistémologie qui soit unitive ?» [4]

Étant donnée, bien sûr, la limitation de notre pensée...

La solution de cette très sérieuse devinette est dans ce que Suarès appelle, ailleurs, *coïncidence* : «la fusion d'un monde objectif et d'un monde subjectif» [5]. Mais que se passe-t-il entre la question, ressentie comme vitale, et sa réponse ?

L'Alchimie pose elle aussi la nécessité centrale et extensive de ce que Suarès nomme, en termes contemporains, «épistémologie unitive». Entendons ici par épistémologie — sans faire dévier le mot de son sens «officiel» — un certain mode d'investigation de la structure et de la validité de la connaissance, lequel comporte, au premier chef, pour les philosophes une analyse, pour les cabalistes et les «fils d'Hermès» une expérience des limites. Mais comment l'entendement va-t-il apercevoir, puis éprouver la vraie nature de ses limites ? C'est que la limitation acquise interprète constamment la limite structurelle, dont elle se croit — ou tout au moins se dit — l'effet ou conséquence ; les substitutions rationnelles qui résultent de ce «bouclage» constituant l'un des «obstacles épistémologiques» majeurs, un *verrouillage* qui, tant qu'il se reproduit, est plus contraignant peut-être que les déterminations dépassées, phylogénétiquement, par la forme humaine.

Sur ce problème des limites, certains courants et une certaine conduite de la biologie, de la physique, de la mathématique, fournissent des données objectives, sur lesquelles nous aurons à revenir. Essayons pour l'instant d'habiter le champ — non-évident — de ces «sciences intérieures» évoquées par Suarès, qui sont évidemment d'ordre ontologique, alors que l'être en tant qu'objet de connaissance se retrouve, de ce fait et irrémédiablement, en position d'extériorité.

L'adjectif «ésotérique» — dont on fait quelque abus — vient, rappelons-le, d'un comparatif grec signifiant *plus intime, plus intérieur*. Comment l'Alchimie propose-t-elle, non pas d'éviter, mais de *pénétrer* le marasme de toute pensée isolée et bloquée dans sa fonction objectivante qui la confronte, interminablement et celles que soient les effractions qu'elle interroge, à de nouvelles *surfaces*? Curieusement, par des attentions, des mesures initiales qui sembleraient trop modestes pour être efficaces. Par exemple, en remplaçant d'entrée de jeu, dans l'étude nécessaire, les notions d'objet et de méthode par celles de *matière et manière*. Également en postulant, pour les innombrables constituants et formes, visibles ou invisibles, de nos univers, leur caractère *sympathétique*; ce qui revient à dire, selon l'étymologie, que tous les êtres charnels et spirituels possibles sont aptes à la compassion, au ressentir commun, à la composition de leurs vertus.

Il est amusant de remarquer que, tandis que l'hébreu «Qabala» correspond au verbe «qabal» dont le sens est *recevoir, accueillir, rencontrer*, le mot français *cabale*, appliqué au traitement particulier du langage qui caractérise l'expression alchimique, a, nous dit Fulcanelli, une tout autre origine :

«Le latin *caballus* et le grec *caballès* signifient tous deux cheval de somme ; or, notre cabale soutient réellement le poids considérable, la somme des connaissances antiques et de la chevalerie ou cabalerie médiévale, lourd bagage de vérités ésotériques transmis par elle à travers les âges. C'était la langue secrète des cavaliers, cavaliers ou chevaliers.» [6].

On peut ajouter que kaballès provient, par contraction, du verbe «kataballein», qui signifie *renverser*, mais aussi *déposer une semence, un germe*, ou bien encore *poser les fondements* de quelque chose.

La cabale hermétique, dite aussi *langue des oiseaux*, est essentiellement basée sur des «jeux de mots» (calebours, à-peu-près, enchaînements, inclusions, pictographies, cryptographies, etc.) à l'intérieur d'une langue ou, plus fréquemment encore, d'une langue à une autre, avec référence quasi constante au grec ancien. Cela en vue d'introduire dans les mots (et leurs compositions) un facteur d'*inclusivité* modifiant, dans le sens d'une «ouverture» intellectuelle et sensible au mystère total, leur parcours et leur impact.

«Je sais, je sais que mes écrits seront appréciés à l'instar de l'or le plus fin, que par ceux-ci l'or et l'argent seront tenus pour aussi vils que du fumier ; croyez-le bien, jeunes apprentis, et vous leurs pères, le temps est à nos portes, ce ne sont pas de vaines idées qui me font écrire ces choses, mais je vois en esprit, que nous les Adeptes reviendront des quatre coins de la terre, ne craindrons plus les embûches dressées contre notre vie et rendrons grâce au Seigneur notre Dieu. Mon cœur me murmure des choses inouïes, mon esprit bat dans ma poitrine à l'idée du bien de tout l'Israël de Dieu.» [7]

Nous voyons prendre forme les éléments les plus compréhensifs de ce très ancien et tout nouveau travail de l'intelligence : les limites, le possible, l'impossible, catégories exemplaires et décisives qu'il conviendra d'abord, en un geste de prévenance artisanale, d'affranchir de leurs définitions.

En particulier, le possible n'est pas tout au moins, pas seulement — un «quelque chose» qui viendrait, en s'actualisant, s'ajouter à l'inventaire du

créé : sous le regard alchimique — et au travers de la résistance même qui assure l'apparition, le juste maintien, l'intégrité de toutes choses —, le monde est complètement en formation.

«Quand ces éléments seront un jour (par l'émotion nouvelle de la nouvelle création) dénués de toute impureté, alors leur corps et leur esprit seront en juste balance, et attachés ensemble par le lien sacré de l'éternité ; l'inegalité ôtée, le mouvement le sera pareillement, qui compose le temps, et là où il n'y en a plus, l'éternité apparaîtra d'elle-même.» [8]

Suarès avait fortement énoncé, dès la première page de *La Kabale des Kabales*, le dilemme fondamental qui se présente à l'être humain en voie d'intégrer sa nature : créature ou créateur. Pour trancher à vif dans les malentendus chroniques portant sur *création et créativité*, je prends ici la responsabilité de formuler abruptement ce qui me paraît être la quintessence de l'orientation alchimique, en ce qui concerne la vocation de l'homme : en tant qu'Artiste, celui-ci est censé réaliser la suprême gageure d'*introduire l'incréé dans le champ du créé sans lui faire perdre sa qualité*.

(A suivre)

Michel BINDA
mai 1980

NOTES

- 1 C. Suarès, «La Cabale, science de l'énergie cosmique», dans *Univers de la parapsychologie et de l'ésotérisme*, Ed. Martinsart, Romorantin, 1975. Tome I, pp. 355 à 373.
- 2 *Trois Traités de la Philosophie Naturelle non encore imprimés...* A Paris, Chez Guillaume Marette, 1612. P. 51. Voir M. Binda, «Une version retrouvée de deux Figures d'Abraham le Juif», dans *L'Oeil*, Revue d'art, Nos 221/222, décembre 1973/janvier 1974, pp. 24-32 et 81.
- 3 Frère Basile Valentin, *Les Douze Clefs de la Philosophie*, Traduction, Introduction, Notes et Explication des Images par Eugène Canseliet. Paris, Les Éditions de Minuit, 1956, p. 95.
- 4 Il n'a pas été possible de retrouver la date de cet enregistrement sur cassette, fait au domicile de Carlo Suarès. Toutefois, la teneur et le ton de l'entretien, et surtout une allusion à la parution prochaine du *Sepher Yetsira*, permettent de le situer vers le début de l'année 1968.
- 5 *L'ange masqué*. Écrit en 1944-45. Paris, Émile-Paul, 1980.
- 6 Fulcanelli, *Les Demeures Philosophales*, 4^e édition, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1973. Tome II, p. 267.
- 7 Eyrenée Philalèthe, *L'Entrée ouverte au Palais fermé du Roi*, Introitus apertus ad oculusum Regis Palatium. Passage traduit sur le texte latin de Lenglet-Dufresnoy, *Histoire de la Philosophie Hermétique*, Paris, 1742. Tome second, p. 116.
- 8 Michel Sendivogé, *Lettre philosophique*. Traduite de l'allemand en français par Antoine du Val, 1671. Réédition Sebastiani, s.l.n.d. (Milan, c. 1974).

L'ANGE MASQUÉ

D'un auteur et d'un lecteur modifiés.

L'Ange masqué est l'une des rares œuvres au seuil desquelles le lecteur pressent qu'il va devoir s'y jeter tout entier ou la refuser en bloc. Carlo Suarès la tenait pour son écrit le plus intime.

L'écriture de ce texte — à mon avis l'un des plus stupéfiants d'un siècle pourtant prodigue en surprises — remet en cause la notion même d'auteur. Certes le narrateur dit «je», mais ce «je» coïncide avec le «jeu des énergies contradictoires»; et ce «je» est ce «jeu», il est à la fois démolit et reconstruit par elles, par le double mouvement qui constitue son actualisation permanente. Ce que nous appelons par commodité un «récit» marque, à la fois, un commencement et une fin : fin de toute identification, commencement d'une identité synonyme de mouvement — identité inconnaissable parce qu'insaisissable dans son extension indéfinie.

Le lecteur doit parvenir au point où, comme le narrateur, il avalera le livre pour en être transformé. Dans un essai-fiction qui, je crois, figure dans le recueil intitulé *Avant, après la révolution*, Miguel de Unamuno parle d'un homme qui ayant acquis un livre sait, avant de l'ouvrir, que le destin du personnage principal va devenir le sien.

L'Ange masqué propose la démarche inverse. La notion de «destin», de détermination y est, précisément, anéantie pour faire apparaître celle d'indétermination. Il s'agit bel et bien d'une remise en jeu de l'être à l'occasion de laquelle chacun de nous doit passer du statut de créature à celui de créateur.

La notion de *fatum* nous est familière depuis l'antiquité. Nous sommes fascinés par ces conduites d'échec qui s'achèvent en tragédies.

Nous sommes pensés, agis par les valeurs collectives, par nos représentations sexuelles à tel point que nos révoltes sont, à l'avance, marquées du sceau de l'échec. Le consensus entre les croyants d'une même vérité crée l'illusion d'une réalité objective. A chaque instant, nous reconduisons, par automatisme, nos conditionnements. L'exigence du «mourir à nous-même» revient, en vérité, à mourir à tout ce qui n'est pas nous.

Imiter ou reconnaître ?

De gauche à droite, les coups pleuvent sur le judéo-christianisme. Depuis Heidegger, une certaine gauche ne reconnaît comme ancêtres de la philosophie moderne que les présocratiques, Platon et les stoïciens. Une certaine droite voudrait renouer avec la culture des Celtes, des gaulois et des germains... de

tout ce qui, en un mot, est antérieur, en Occident, au christianisme. Mais les accusations dont les uns et les autres chargent le mythe judéo-chrétien concernent sans doute plus ce qui subsiste de paganisme en lui que de son apport propre. Sa temporalité bi-millénaire reflète la lutte entre une mentalité qui veut croire à la révélation des Évangiles comme elle croyait aux interventions des divinités, aux récits légendaires fondateurs alors qu'il propose un rapport conscience/intemporel totalement nouveau où l'identification n'est plus mode de connaissance.

De *Sur un orgue de barbarie* (1928), sa première œuvre, au *Mémoire sur le retour du rabbi qu'on appelle Jésus* (1975), Carlo Suarès n'a cessé d'insister sur la coïncidence entre une existence projetée vers l'indétermination comme réalisation de soi et les «faits» relatés dans la Genèse et les Évangiles. Pour lui, ces «événements» sont des réalités de chaque instant caricaturées par une lecture mythique et pseudo-historique. Pour Carlo Suarès, ces textes doivent cesser d'être des modèles à imiter. Seule la conscience individuelle peut en libérer le germe en se libérant elle-même. Le récit mythique tel qu'il est perçu par le plus grand nombre est le travestissement qu'opère la mentalité archaïque face à une révélation qui est, en fait, une autorévélation qu'elle n'a pas les moyens de comprendre. Et comment pourrait-il en être autrement puisque le plus grand degré de compréhension ne peut se dégager qu'au terme d'un processus d'individuation qui est encore loin d'être achevé ?

Jusqu'au mythe judéo-chrétien ce qui était proposé à la conscience consistait en une soumission à une vérité originelle. Certes le judéo-christianisme est vécu et perçu comme croyance par les masses. Pourtant, dans son essence, il substitue à la soumission à une vérité-mère immuable, originelle, la vérité métaphorique du père, avant-dernier acte précédant la projection de la conscience dans un au-delà d'indétermination. L'actuelle désintégration des valeurs établies devrait réjouir les consciences si celles-ci étaient réellement affranchies, si elles n'étaient pas des épaves d'un monde en naufrage. Malgré l'incapacité pour la plupart des consciences d'assumer la responsabilité de ce qui arrive, malgré les échecs la liberté est gagnante même si le nombre de ceux qu'on peut appeler métaphoriquement les «élus» est très restreint. Contrairement à l'idée selon laquelle il n'y a de vérité que ce qui «sert» au plus grand nombre, c'est l'individu seul qui détient la clé du salut de tous. Et chaque conscience libérée est une bénédiction pour l'ensemble des humains. Tel est le germe que véhicule le mythe judéo-chrétien.

Proust, mysticisme et XX^e siècle

Avec *L'Ange masqué* Carlo Suarès revient à l'Évangile après les écrits comme *Quoi Israël* (1935), *La maison Nadaule* et *L'Etat-Major* (1936-1937) et *Loth* (inédit) dans lesquels l'auteur s'était surtout attaché à replacer la Genèse dans l'actualité de la psyché. Et il y revient curieusement à travers Marcel Proust. Dans un article intitulé *Marcel Proust, mysticisme et XX^e siècle* publié dans le numéro d'avril 1931 des *Cahiers du Sud*, il avait pourtant écrit : «La réalisation consciente du soi en dehors du temps est l'événement auquel tendent toutes les civilisations à travers les dédales du temps. Événement définitif pour l'homme, car cet acte est le dépouillement qui le délivre, définitif aussi pour cette civilisation-là car il met en déroute les valeurs périmées.

«Proust ayant vécu au XX^e siècle avant l'avènement du XX^e siècle, a marqué, par sa prise de conscience, la naissance d'une nouvelle civilisation, mais d'une façon négative : en éclairant la fin d'un monde.»

Et plus avant dans son article, Carlo Suarès cite Proust qui, dans *Le temps retrouvé* parle du «livre intérieur de ces signes inconnus» a propos duquel il précise : «... pour sa lecture, personne ne pouvait m'aider d'aucune règle. Cette lecture consistant en un acte de création où nul ne peut suppléer ni même collaborer avec nous.»

Au drame individuel et cosmique, Proust a donné les couleurs d'un temps à l'agonie. Carlo Suarès, dans le «Procès de Marcel Proust» pose le problème en terme d'espace, d'éloignement et de proximité, de coïncidence... L'être s'y retrouve de ne plus s'appartenir.

A l'époque où il écrit *L'ange masqué*, Carlo Suarès se livre avec passion à une activité picturale dont il croit qu'elle sera désormais son *unique* moyen d'expression. Pourtant il ne tarde pas à écrire un essai, *Le mythe judéo-chrétien et les Évangiles selon Matthieu et Jean* (1950), où il montre, dans un raccourci fulgurant, le fil conducteur qui va de la Genèse aux Évangiles et *Le mystère de la passion de Judas* (1955). Dans cette perspective, la mise en relief du rôle de Judas ne relève pas d'un défi romantique. Elle nous ramène par le truchement d'un pseudo-personnage à la dimension ontologique de la langue. Judas «trahit» Jésus, telle est la traduction d'un mot qui, dans notre langue, procède comme le mot «tradition» du latin «trader» qui signifie «livrer». «Trahir» c'est, à la fois, «livrer» et «révéler». Dans la conjonction de ces deux vocables — «trahir» et «tradition» — on reconnaîtra le sens véritable de l'action de Judas : celui d'un accomplissement. C'est dans ce genre de télescopes que réside la révélation de l'intemporel, c'est dans ces coïncidences que s'éclaire, à la lumière de la stupeur, le sens de notre existence — sens qui exclut tous les autres mais les laisse tous pressentir.

Marc THIVOLET

(1) Publiés sous le titre *Les abris mensongers* (Robert Laffont, édit. 1973).